

queer speeches language breaches

Thomas Conchou

La nouvelle *Speech Sounds* de l'écrivaine africaine-américaine Octavia E. Butler est publiée pour la première fois en 1983 dans le magazine *Science Fiction* d'Isaac Asimov. Elle y décrit un futur proche dans lequel une pandémie altère la capacité au langage des survivant·e·s. Devenu·e·s muet·te·s, illettré·e·s ou sourd·e·s, elles et ils évoluent dans les ruines d'une civilisation nord-américaine, en proie à des pulsions agressives parfois meurtrières, seulement déjouées par ce que peut encore une communication infirme. En introduction à cette publication, Asimov note : "Certaines personnes qui ne lisent pas de science-fiction ont l'impression [...] que ce champ est simplement constitué d'une collection d'histoires à travers lesquelles les écrivains prédisent les merveilles technologiques de demain. [...] De l'autre côté, il y a aussi les personnes qui, par un excès de films catastrophes, pensent la science-fiction comme une litanie de terribles destructions. [...] En réalité, la science-fiction ne s'attache ni aux merveilles, ni aux désastres. Elle a à voir avec de *possibles situations*¹."

Tout comme *Speech Sounds*, la pratique de Tarek Lakhrissi prend sa source et se jette dans le langage et sa performativité : ce qu'il permet et ne permet pas. Son travail de poésie aborde la langue — son évidence et ses limites — par mouvements itératifs, faisant intervenir l'anglais, l'arabe et le français. Ces effets de traduction, de transition, maîtrisés ou balbutiés, entendent faire pression sur le langage à partir d'une expérience subjective et marginale, constamment remise en perspective et rebattue par le jeu de son énonciation. Ses identités se détricotent par hésitation, par tâtonnement, pour laisser la place à des

subjectivités métissées qui concèdent la fragilité des affects et disent la multiplicité des corps. Ses voix constituent autant de points de vue critiques et contestataires aux emprises normatives qui contraignent tout autant ceux qui parlent que ceux qui sont parlés. Poète, *queer* et arabe, Tarek Lakhrissi déploie une langue cultivée, héritée, assimilée, familière, étrangère, vulnérable ; et sa répétition, comme dans un processus d'apprentissage, est aussi son épuisement. Ses récits sont le lit d'ébats perpétuels entre la puissance d'assignation de la parole et sa ré-articulation émancipatrice, dans lesquels s'invitent tour à tour *slang*, culture populaire et références théoriques.

Dans "Caméléon Club", sa première exposition personnelle, il s'empare de la science-fiction comme d'un outil pour faire advenir "de possibles situations", plus précisément : une futurité *queer*² échappant à la simple reproduction du présent. Cette vision qui s'étire dans l'espace de La Galerie par ambiances vient réclamer un futur potentiel et utopique de désidentification³ des corps minoritaires et minorisés, c'est-à-dire le refus des stéréotypes qui leur sont associés et la mise en circulation politique et artistique de leurs conditions d'existence et de leurs différences. Dans ce futur qui se chuchote à partir des "périphéries linguistiques, sexuelles, biologiques et géographiques"⁴ — et peut-être affectives — la question du désir de soi et de l'autre se pose pleinement.

1. Je traduis.

2. José Esteban Muñoz, *Cruising Utopia: The Then and There of Queer Futurity*, New York, NYU Press, 2009.

3. Voir l'ouvrage de José Esteban Muñoz, *Disidentifications: Queers of Color and the Performance of Politics*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1999.

4. Marie Canet, *Juntos en la Sierra. Speech Act, Identité, Globalisation*, Dijon, Les Presses du réel, 2018.

Dans son film *Out of the Blue*, tourné dans le cadre de sa résidence, Tarek Lakhrissi met en scène de jeunes artistes (dancer·euse·s, musicien·ne·s) racisé·e·s et *queer* dans un cinéma de Noisy-le-Sec, qui y interprètent les laissé·e·s-pour-compte de l'enlèvement à grande échelle des catégories dominantes de la société par des extraterrestres. Éberlué·e par l'apparition subite d'une menace *alien* qui semble l'avoir épargné·e, le personnage principal·e, Mejda, se lance dans une étrange quête initiatique. En s'entourant de proches et d'ami·e·s dans son travail vidéographique, Tarek Lakhrissi crée une famille choisie qui travaille, comme héritage féministe, à l'abolition de la distinction entre le personnel, l'art et le politique. En mettant en scène des individus qui déjouent les carcans corporels de leur époque, il ouvre un espace de *body-politisation* qui heurte les conceptions établies de ce que doit et ce que peut le corps dans sa mise en relation à l'image et aux autres.

Cette notion de famille choisie, qui permet une relationnalité *queer* et élective, existe chez Tarek Lakhrissi comme communauté trans-temporelle, et vient invoquer au gré des performances et des installations des figures du passé, artistes et intellectuel·le·s tel·le·s qu'Audre Lorde, Aaliyah, James Baldwin, Félix González-Torres, Gloria Anzaldúa, Édouard Glissant ou José Esteban Muñoz. Il y inclut ses contemporains à travers une pratique de l'entretien qui laisse voix aux autres, ces autres qui viennent nourrir conceptuellement et poétiquement son propre travail, et dont on peut citer Lalla Kowska-Régnier, Olivier Marbœuf, Léonora Miano, Karim Kattan, Joao Gabriell, Léopold Lambert ou encore Rim Battal, présente dans la vidéo d'entretien qui habite l'exposition.

Le terme anglais de *queer* désigne à l'origine quelque chose d'étrange et est utilisé comme une insulte à l'encontre des minorités sexuelles et de genre. Au tournant des années 1980, il prend une autre signification lorsqu'il est accaparé et altéré par celles et

ceux-là mêmes qui en subissaient l'outrage. Devenu auto-désignation et conquête d'espace sémantique, il est aujourd'hui un lieu où des revendications politiques, des recherches théoriques et des pratiques concrètes de l'altérité convergent, divergent, s'affrontent et se superposent.

Le club est un autre lieu de transfiguration des corps et des pratiques *queer* : un espace-temps historique d'expression d'individualités déviantes et de désirs interlopes. Sa scène est celle d'une utopie, d'un lieu suspendu de différence radicale et mutante, une plateforme de revendications contaminantes pour le réel. La scène installée au centre de La Galerie, habitée par une programmation de rencontres, workshops, concerts et performances, viendra capturer cette idée de métamorphose générative. Ce lieu de vie et de temps autres permettra la production d'un savoir *freak*⁵ et situé, en signalant un espace d'auto-détermination et de travail en commun. Il s'agit, pour l'artiste, de mettre à disposition un endroit où "la construction opportune de communauté peut inscrire un langage nouveau, *queer*, à l'heure de la globalisation⁶". Il pourra également être réclamé par quiconque, allié·e, ami·e ou activiste, en aurait le besoin pour se réunir. Sur cette scène, acte principal du "Caméléon Club", il ne s'agit plus de changer de peau pour se fondre et se conformer, mais bien de se fabriquer une mue changeante, multiple, complexe et hybride, à la mesure de la langue que propose Tarek Lakhrissi.

5. Voir Renate Lorenz, *Art Queer. Une théorie freak*, Paris, Éditions B42, 2018.

6. Marie Canet, *op. cit.*